

Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste.*
Collections d'histoire naturelle et Révolution
française (1789-1804)

Paris, Musée national d'histoire naturelle, 2014

Maria Pia Donato



Édition électronique

URL : <http://ahrf.revues.org/13579>
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études
robepierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015
Pagination : 176-177
ISBN : 9782200930028
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Maria Pia Donato, « Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 382 | octobre-décembre 2015, mis en ligne le 07 janvier 2016, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/13579>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

Tous droits réservés

Pierre-Yves LACOUR, La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)

Paris, Musée national d'histoire naturelle, 2014

Maria Pia Donato

RÉFÉRENCE

Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*, Paris, Musée national d'histoire naturelle, 2014, 614 p., ISBN 978-2-85653-755-8, 42 €.

- 1 Il est un peu inhabituel de commencer le compte rendu d'un livre par les images, mais il serait injuste de ne pas le faire dans le cas de cette *République naturaliste*, tant ses illustrations sont nombreuses et belles. Qu'elles soient explicatives ou seulement décoratives, les images semblent recréer l'effet d'émerveillement et le désir de connaissance que les collections et les jardins botaniques étaient censés susciter, selon les naturalistes des Lumières. Il faut donc féliciter l'auteur pour la recherche iconographique qu'il a menée, et les éditions du Musée national d'histoire naturelle de l'avoir secondé dans ce choix. Par contre, toujours à propos de choix éditoriaux, on ne peut que regretter la petitesse des caractères qui rend la lecture d'autant plus ardue que le livre est dense – les notes sont pratiquement indéchiffrables.
- 2 Forme aboutie d'une recherche doctorale menée à l'Institut Universitaire Européen de Florence, le livre de Lacour aborde en effet un grand nombre de questions. Dans le prolongement des travaux de C. Gillespie, Emma Spary, Bertrand Daugeron parmi d'autres, il se propose de cerner la reconfiguration des savoirs naturalistes sous l'impact

des transformations politiques, en analysant l'évolution des collections d'objets naturels en France entre 1789 et 1804, ainsi que l'apport du projet politique et pédagogique de la Révolution en termes de spécimens, d'institutions, de légitimation.

- 3 S'inspirant de Latour et de la notion de « centre de calcul », Lacour entend démontrer l'affirmation définitive de la domination parisienne dans ce champ en évolution. Ou pour mieux dire, partant du présupposé que le Paris du XVIII^e siècle le dominait déjà, il veut montrer comment la Révolution renforce son hégémonie selon un double mouvement de concentration et de spécialisation savante, qui s'accompagne cependant d'un nouvel élan pédagogique et d'un effort pour démocratiser l'accès à la contemplation et à la connaissance de la Nature. Diverses échelles spatiales sont mobilisées à cette fin (même si Paris demeure le centre de gravité, et plus précisément encore le Muséum d'histoire naturelle) pour analyser les tensions que ce mouvement suscite et les différentes phases qu'il traverse selon les politiques plus ou moins centralistes, en matière d'instruction publique, mises en œuvre par les régimes qui se succèdent de la monarchie constitutionnelle au Consulat.
- 4 La première partie, « Confisquer l'Europe naturaliste », retrace les confiscations de collections d'histoire naturelle opérées entre 1791 et 1799 et la circulation de spécimens, d'ampleur inédite, qu'elles suscitent. S'il passe relativement rapidement sur la France, l'auteur s'arrête en revanche longuement sur les confiscations à l'étranger, commencées en 1794 dans les Pays-Bas autrichiens et néerlandais et vite érigées en système ; il apporte ainsi une contribution importante à la florissante littérature sur les saisies patrimoniales révolutionnaires, encore majoritairement focalisée sur les œuvres d'art.
- 5 C'est le Muséum, réorganisé en 1793, qui profite surtout de ce mouvement de captation des ressources. À Paris, « capitale universelle de l'histoire naturelle » est dédiée la deuxième partie du livre, dans laquelle Lacour s'attache à retracer la place de l'histoire naturelle au sein de la ville, les divers lieux qui lui sont consacrés, et comment le Muséum en devient l'institution dominante, en partie du fait de ses liens étroits avec l'Institut national. Puis, il se penche sur la « fabrique » des savoirs naturalistes en observant les pratiques de catalogage, étiquetage, illustration des collections. Institution savante, le Muséum devient simultanément le cœur du projet pédagogique révolutionnaire (et s'efforce donc de capter un large public), ainsi que le centre propulseur de la science utile, grâce aux essais agronomiques menés tout autour de la capitale.
- 6 La troisième partie, très intéressante dans la mesure où elle permet de nuancer le tableau, nous ramène en province pour analyser l'organisation et la dotation de écoles centrales en matière d'histoire naturelle (enseignements, collections, activités scientifiques), ainsi que leur rôle dynamisant, quoique variable, dans la création de collections, de jardins botaniques et d'autres jardins dédiés à l'acclimatation d'espèces économiquement intéressantes. La suppression de ces écoles, en 1802, marque cependant le début d'une rapide obsolescence de cet effort de péréquation de la culture naturaliste sur le territoire national, caractéristique du Directoire.
- 7 La période entre 1802 et 1804 marquerait en effet un « durcissement » (p. 540) au sein du dispositif institutionnel parisien vis-à-vis de la province : la spécialisation disciplinaire bat en brèche le projet encyclopédique, en définitive, de la Révolution. Les conclusions générales auxquelles arrive Lacour renvoient précisément à ce processus de professionnalisation, spécialisation et rationalisation sur lequel ont souvent insisté les historiens des sciences. Sans surprise, comme l'écrit Lacour (p. 544), « la Révolution politique n'a pas été le moment d'une seconde Révolution scientifique : on ne rencontre

ni un nouveau paradigme, ni une nouvelle *épistémè*, ni de nouvelles pratiques cognitives et l'histoire naturelle révolutionnaire, essentiellement classificatrice, ressemble beaucoup à celle des Lumières finissantes. L'important est bien ailleurs. Ces quinze années ont forcé l'accouchement du régime moderne de la production scientifique par la nationalisation des équipements scientifiques et la (re)création d'institutions savantes ». Il s'agit de processus très parisiens, que ce livre illustre à nouveaux frais en montrant notamment comment confiscations, institutionnalisation et professionnalisation se lient l'une à l'autre et s'accélèrent.

- 8 *La République naturaliste* de Lacour est donc un ouvrage ambitieux et de grande envergure. Certes, les chapitres ne sont pas tous également convaincants. Assez problématique, par exemple, apparaissent, dans la première partie, les tentatives de classification, quantification et localisation des collections hors Paris et la définition de « grandeurs » en Europe. La difficulté, comme le remarque l'auteur, tient surtout à la nature et à la qualité des sources : pour l'essentiel les guides de voyage et autres ouvrages français, complétés par les documents produits par le, ou adressés au, gouvernement à Paris. Le problème refait surface à plusieurs reprises, et ce, même lorsque l'enquête se focalise sur des territoires hors France, et finit par renforcer le tropisme parisien, pourtant bien réel.
- 9 Il serait impossible de discuter toutes les suggestions avancées par Lacour au cours de ce fascinant voyage dans le monde des naturalistes en Révolution, susceptible d'intéresser les spécialistes de la Révolution, tout comme les historiens des sciences naturelles. On serait tenté de dire que la richesse des thèmes abordés au fil des chapitres constitue à la fois le plus grand mérite et une limite de cet ouvrage. Un mérite car, en rendant compte d'une multiplicité de faits, de pratiques et de personnalités, en mobilisant un *corpus* vaste et hétérogène de références historiographiques et en élargissant le regard hors de Paris, il restitue la complexité de tout un monde dont l'évolution n'est ni linéaire ni spontanée. Une limite, car elle contraint l'auteur à passer vite sur des notions et des hypothèses qui orientent l'historiographie des sciences depuis une vingtaine d'années (notamment dans sa version pragmatiste) et qu'il aurait pu mettre à l'épreuve par davantage de cas d'étude. On songe, par exemple, à l'objectivation par l'image, étudiée en premier lieu par Daston et Galison, ou à la séparation entre science et philosophie, abordée dans le chapitre II. 3 à propos de la « fabrique des savoirs naturalistes ». À cet égard, la périodisation 1789-1802, et notamment le terminus *ad quem*, auraient pu peut-être eux aussi être mis à l'épreuve, afin de mieux tester l'articulation entre science et politique, sans poser *a priori* que le « régime moderne de la production scientifique », dont l'époque impériale marquerait l'irréversible affirmation, reposerait sur la séparation de la science et du politique.